

diqué; elle parait attendre l'attaque de cette position par le prince Frédéric-Charles avec le plan en cas de succès de marcher dans la direction de Fontainebleau et de Versailles.

L'incident Russe prend décidément la tournure que j'ai indiquée dès le début : La Prusse demande formellement la réunion d'une conférence dont le siège serait à Londres. Le prince Gortschakoff, dans sa réponse à lord-Granville, aujourd'hui connue, ne retracte rien de sa première note, mais se montre disposé à entendre les observations que les puissances signataires du traité de Paris auraient à faire sur cette note. L'Angleterre et avec elle l'Autriche et l'Italie ne peuvent décemment se refuser à présenter ces observations, et la Turquie, eut-elle des velléités de résistance, va se trouver trop isolée pour que ses desirs aient quelque chance de prévaloir. Je considère donc la réunion d'un congrès européen comme à peu près certaine, et comme je l'ai toujours dit, je vois dans ce congrès autre chose encore, que la solution de la question Russe, j'y vois la solution beaucoup plus importante que poursuit M. de Bismarck depuis la journée de Sedan, celle du grand problème de la restauration de la France.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre adressée de Constantinople, le 16 novembre, à l'agence Havas au sujet de l'incident russe :

Le jour même où M. de Stahl, le chargé d'affaires (russe), est allé voir le grand-vizir, le sultan a fait appeler au palais l'ancien réaskier, Méhémet Ruchdi pacha, ainsi que Mustapha Tazyil pacha, ministre des finances, Kibrily Méhémet pacha et le vieux Mustapha Kirily qui a été autrefois grand-vizir. Le sultan sentait le besoin de grouper autour de lui tous les hommes d'expérience qui ont été ou qui sont encore dans le gouvernement, et de stimuler leur patriotisme et leur zèle. Séance tenante, S. M. a donc nommé Méhémet Ruchdi pacha ministre sans portefeuille et a annoncé aux autres que leurs appointements étaient augmentés par ses ordres.

Dimanche, il y a eu grand conseil à la Sublime-Porte, et hier, conseil privé au palais sous la présidence du sultan. Lundi, jour de réception du grand-vizir, Ali-Pacha a successivement reçu la visite de tous les représentants des grandes puissances. On a remarqué que l'ambassadeur d'Angleterre est resté très-longtemps en conférence avec lui. Après la Turquie, l'Angleterre est, sans contredit, la puissance la plus intéressée au maintien du traité de Paris. Que pense-t-elle des prétentions russes et que va-t-elle faire maintenant ? Elle ne peut pas dire qu'on ne l'a pas avertie du danger, puisque tous les organes de la presse britannique lui ont crié sur tous les tons que son indifférence à l'endroit de la guerre franco-prussienne allait lui coûter des larmes de sang.

Bien certainement, la Russie ne se sera pas aventurée à la légère sur un terrain aussi périlleux. Elle aura calculé et assuré ses chances de succès, et M. Thiers n'avait pas tort quand il affirmait qu'il y avait entente entre St-Petersbourg et Berlin. Cette entente existe, et nous allons assister, par ici, à de grands événements, car il est impossible que les autres puissances laissent prendre à la Russie les clefs de Constantinople, sans essayer, tout au moins, de l'en empêcher. La guerre du Rhin se dénouera fatalement en Orient.

Ici, il s'est, dit-on, formé dans le ministère deux partis, un parti qui veut la guerre et un parti qui penche pour une transaction; mais ce dernier parti est en grande minorité; et n'aurait pas, d'ailleurs, avec lui, le sentiment national.

Le général Ignatieff arrive aujourd'hui ou demain. Il apporte sans doute à la Porte la note de son gouvernement.

En attendant, il y a ici, depuis quelques jours, deux corvettes russes en route pour la Méditerranée, avec des élèves de marine qui vont faire, dit-on, un voyage d'instruction.

Ces élèves ressemblent beaucoup à des officiers d'état major. Ils sont constamment en courses dans les environs de la capitale, visitent la flotte, les arsenaux et prennent force notes.

Les Prussiens n'ont pas fait autrement en France. D'ailleurs, sous ce rapport, les Russes n'en sont pas à leur première expédition ici, mais il est toujours bon de voir si les Turcs n'ont rien fait de nouveau dans ces derniers temps.

LA FLOTTE FRANÇAISE.

Les nouvelles répandues depuis quelques jours par plusieurs journaux et d'après lesquelles notre escadre de la mer du Nord aurait forcé l'entrée du port de Jade, capturé la flotte prussienne et se préparait à bombarder Hambourg sont aujourd'hui démenties. Un article du *Moniteur* nous fait connaître la vérité à ce sujet.

Ce sont les grandes cités du Weser et de l'Elbe, les plus maltraitées par le blocus, qui ont fait répandre le bruit d'un bombardement de Hambourg, dans le but de soulever en leur faveur la pitié des négociants anglais intéressés dans leurs affaires. Elles sont exaspérées en effet contre la marine française qui cause au commerce allemand d'immenses dommages et compense ainsi son inaction forcée dans une mer dont les eaux trop basses ne lui permettent pas l'entrée des fleuves.

Le faux départ de la flotte, il y a un mois, a été une manœuvre habile. L'amiral Bouët n'était resté à Cherbourg que le temps indispensable pour ravitailler ses bâtiments. Aussi le commandant en chef de la flotte prussienne ne s'y est point laissé prendre; il est resté avec ses vaisseaux au fond de la baie de Jade.

Mais la marine marchande a voulu profiter de l'occasion pour expédier un grand nombre de navires; en même temps les bâtiments prussiens réfugiés dans les ports d'Angleterre se sont empressés de regagner les côtes du Hanovre.

Sur ces entrefaites nos frégates étaient

retournées à leur poste; les autorités allemandes donnèrent en conséquence l'ordre d'étendre les phares et d'enlever les bouées établies aux bouches de l'Elbe et du Weser.

Il y eut d'autres plus téméraires qui tentèrent de pénétrer dans le fleuve et dans les baies; mais ils donnèrent sur les torpilles qui y avaient été coulées à notre intention et sautèrent sous les yeux mêmes de ceux auxquels les ingénieurs du roi Guillaume avaient réservé cette réception agréable.

En raison de ces diverses circonstances, les pertes subies par la marine de commerce prussienne sont immenses, surtout depuis quelques semaines. Plus de trente bâtiments ont été capturés ou perdus corps et biens, et il n'est pas exagéré d'estimer le dommage causé à l'Allemagne par le blocus depuis la fin du mois de juillet à cinq millions de francs par jour.

Si l'escadre de la Baltique n'a pas accompli de plus hauts faits d'armes, c'est depuis son départ de Cherbourg jusqu'au désastre de Sedan elle n'avait que des forces insuffisantes quoique imposantes. Jamais escadre n'a été plus paralysée dans ses mouvements, aussi bien par les hésitations de l'autorité supérieure que par les circonstances politiques qui se sont successivement produites. Il y avait en partant dans son organisation la même incurie et la même absence de plan militaire que dans celles des armées impériales.

(Propagateur.)

CAPITULATION DE LA FÈRE.

Nous lisons dans le *Gleaner* de Saint-Quentin :

Il n'est malheureusement que trop vrai, hélas ! que la courageuse petite ville de La Fère est prise. — Là, comme ailleurs, le courage, l'énergie, l'abnégation ont dû céder devant un bombardement à outrance. — Le bombardement, commencé le vendredi, à 7 heures, ne s'est terminé que le samedi à 2 heures de l'après-midi. — Pendant 30 heures une pluie de feu et de fer est tombée sur la ville; pendant 30 heures, les batteries prussiennes ont semé dans la place la ruine et la mort. Le quartier, la batterie des Vieux au polygone, la gare, la porte Saint-Firmin et l'arsenal sont les endroits qui ont le plus souffert du feu de l'ennemi.

Les Prussiens avaient installé au château du parc six batteries de gros calibre (24) et des obusiers qui prenaient toutes les batteries de la place à revers, de sorte que la résistance n'était pas possible. Malgré les efforts et le courage de la jeune artillerie de la mobile, nos pièces ne purent pas répondre pendant plus de 3 heures.

Dans la soirée de vendredi, les habitants commencèrent à parler de la reddition. Une demande fut adressée au commandant pour le supplier de rendre la ville et faire cesser les horreurs d'un siège impossible à soutenir, sans casemates, dans une petite ville comme La Fère.

Sous cette pression, et devant l'impossibilité matérielle de continuer cette résistance désespérée, le courageux commandant dut céder à la dure nécessité et le drapeau blanc fut hissé samedi à 10 heures du matin. Malgré cela et quoique le porte-drapeau fut bien en évidence, le feu continua encore pendant deux heures avec la même intensité.

A une heure environ, le parlementaire prussien arriva, et entra en conférence avec le conseil de guerre. — Ce ne fut que vers 4 heures et demie que la capitulation fut conclue.

M. Planche, dont la conduite a été au-dessus de tout éloge pendant le siège, obtint, grâce à son énergie, d'excellentes conditions.

Les soldats et sous-officiers jusqu'au grade d'adjudant sont prisonniers de guerre.

Les officiers sont prisonniers, libres sur parole. Au moment de mon départ, dit notre correspondant, on me dit que les officiers du bataillon de Saint-Quentin ne veulent pas signer la capitulation et qu'ils veulent partager le sort de leurs soldats.

Les francs-tireurs de Boulogne, dont la conduite a été admirable, ont été admis comme belligérants et faits prisonniers de guerre. Il paraît que ces braves volontaires ne passaient pas un jour sans blesser ou tuer 15 ennemis.

Pendant que le parlementaire était avec le commandant de place, les habitants, parmi lesquels le bruit courait que le capitaine Planche refusait de signer la capitulation, essayèrent de faire intervenir les autorités municipales. Mais le maire confiant dans la prudence et le courage du commandant de place, maintint la population avec fermeté. — A 4 heures 1/2 la capitulation était signée, la ville devait être rendue dimanche à midi.

Tous les canons furent encloués et les soldats brûlèrent ou brisèrent presque toutes leurs armes. Après quoi, généreux martyrs d'une politique ou plutôt d'une stratégie que nous ne comprenons pas, puisqu'elle consiste à laisser prendre une à une toutes nos places fortes et nos garnisons, les mobiles montèrent en wagons pour être conduits en Prusse.

Dès les premiers coups de canon sur les casernes, trois mobiles furent tués. Bientôt ce fut une grêle de bombes sur le quartier; alors la terreur affola les mobiles, ce fut bien pis quand l'escalier brisé par une bombe ne leur permit plus de s'échapper. D'un côté le feu, de l'autre le vide. La plupart s'échappèrent par les fenêtres sans autre vêtement que leur chemise.

A huit heures, la première bombe tomba sur l'Hôtel-Dieu, au milieu de la salle des malades, et enleva la cornette de la supérieure des Sœurs. Puis ce fut le tour de l'ambulance établie à l'Hôtel-de-Ville. On fut obligé d'évacuer les malades et de les porter au milieu du feu dans les caves de l'hôtel occupé par le commandant de place.

Voici un fait qui se passe de commentaires, et que nous tenons des deux personnes qui en ont été victimes, MM. Robert et Bernard, de la société internationale de Genève. Les deux médecins qui faisaient le service de La Fère quittèrent cette ville hier à 8 heures du matin, pour se rendre à leur nouveau poste. Ils étaient dans un cabriolet, le drapeau blanc

était en avant du cabriolet, à la place du fouet, très-évident et suffisamment grand.

Aux avant-postes prussiens, on fit signe aux deux membres de la société de Genève de s'arrêter, ils obéirent aussitôt. Mais en même temps une balle siffla à leurs oreilles. Ils descendirent de voiture et formulèrent leur plainte aux mains de l'officier qui commandait le poste. « Si vous voulez qu'on vous voie, payez des binocles à mes hommes », répondit l'officier; puis on refusa de les laisser passer.

Plainte fut déposée entre les mains du commandant Rauche, qui s'en plaignit au parlementaire. Celui-ci répondit que si le drapeau avait été vu, il eût été respecté. Un passeport prussien leur fut ensuite accordé qui leur permit d'arriver jusqu'ici.

Nous venons, dit le *Libéral* de Cambrai, de voir à l'instant une personne digne de foi qui arrive d'Amiens où elle a vu de près dimanche dernier, les combats qui se sont livrés devant cette ville. Tout le monde, soldats et mobiles marins et francs-tireurs a bien fait son devoir. Nos mobiles de Cambrai en particulier se sont bravement battus quelques-uns sont blessés; il n'y a pas d'officiers parmi ces derniers. Il paraît que nous aurions eu en tout 1,500 hommes environ hors de combat et les Prussiens 2,500.

Bref, le soir toutes les troupes rentraient à Amiens satisfaites de la journée dont on était d'accord à considérer que l'avantage était pour nous. On comptait recommencer le lendemain ou le surlendemain et défendre Amiens avec succès. Tout le monde était plein de courage et d'espoir et l'on commençait à prendre du repos des fatigues de la journée, quand à 4 heures du matin, on entendit battre la générale.

Après une délibération du conseil de guerre, on avait décidé qu'il fallait se replier; le général et le préfet étaient partis à trois heures et on rassemblait les troupes pour leur donner l'ordre de départ et la garde nationale pour la désarmer.

Il y eut là un peu de désordre et le départ d'Amiens s'accomplit dans un sauve-qui-peut. Plusieurs officiers, qui n'avaient pu rejoindre à temps leurs troupes, furent obligés d'atteindre les villages voisins sous divers déguisements, de peur d'être rencontrés par les Prussiens.

Les gardes nationaux déchargeaient leurs fusils en l'air, les brisaient et jetaient les munitions à la rivière. — Il paraît que les Prussiens sont entrés à Amiens, hier vers dix heures du matin. Nos troupes auraient reçu l'ordre de se rabattre sur... (tout le monde le sachant, il est peut-être prudent de ne pas l'écrire). La personne qui nous fait ce récit n'a pu nous rien dire des motifs qui ont inspiré le mouvement de retraite dont nous venons de parler et qui a étrangement surpris tout le monde, officiers et soldats.

Nous ne doutons pas d'ailleurs que, s'il a eu lieu, c'est qu'il était indispensable. — Amiens était un point trop important à conserver et c'est pour réunir des troupes capables de le défendre qu'on aurait abandonné Saint-Quentin et qu'on n'a pu secourir la malheureuse ville de La Fère qui vient de succomber.

On nous a cité plusieurs traits de bravoure à l'honneur de nos soldats. Il paraît que quatre compagnies de chasseurs auraient tenu toute la journée contre trois ou quatre mille Prussiens, sans qu'on ait pu venir à leur secours.

Fournitures à l'ennemi.

Il résulte des renseignements parvenus au Gouvernement que plusieurs fabricants ou négociants du département du Nord, auraient, sous le couvert et par l'entremise de commissaires d'un Etat voisin, fait des fournitures à l'ennemi.

Il importe de rappeler aux industriels que les faits de cette nature tombent sous l'application des pénalités édictées par les lois militaires contre tous ceux qui, directement ou indirectement, fournissent des approvisionnements à l'ennemi. Si ces faits se reproduisaient, le Gouvernement n'hésiterait pas à en déferer les auteurs aux autorités chargées d'assurer l'exécution des lois dans les départements en état de guerre.

(Bulletin officiel.)

INFORMATIONS ET NOUVELLES

On lit dans le *Journal de Péronne* :

Contrairement au bruit qui a couru toute la soirée de mercredi, les cuirassiers prussiens qui se sont présentés aux portes de Péronne n'ont tiré sur personne; plusieurs ont déchargé en l'air leurs pistolets comme signal de ralliement.

Un coup de feu parti des remparts aurait atteint l'un des cavaliers à la cuirasse.

Le lendemain, fausse alerte; deux coups de feu ont failli atteindre un peloton de gendarmes, rentrant d'expédition.

Vendredi, 7 éclaireurs ennemis ont été de nouveau signalés à la porte de Paris; ils se sont retirés devant la fusillade qui les a accueillis; un de leurs chevaux a été blessé.

Dés éclaireurs ennemis ont été signalés toute cette semaine dans les environs de Péronne; ils vont et viennent dans toutes les localités comme s'ils étaient chez eux, buvant et mangeant en toute tranquillité et prenant des renseignements qu'on leur donne dans certains villages (c'est l'exception cependant) avec la meilleure grâce du monde.

Les Prussiens, partis de Ham mercredi dernier, sont revenus dans cette ville dans la soirée de jeudi, après avoir assisté, tout le fait supposer, à l'engagement qui a eu lieu près de Rosières; ils ont quitté Ham vendredi matin, se dirigeant en sens inverse, et les autres sur Noyon, après avoir frappé la ville de réquisitions de bottes, de chausses, de bœufs, d'avoine, de paille et de riz.

A Saily-Lorette, 35 cavaliers prussiens ont coupé le pont sur la Somme.

On lit dans le *Progress des Ardennes* :

Dans les divers engagements qui ont eu lieu sur Saint-Laurent et Romery, les 15 et 16 novembre, les francs-tireurs de la première compagnie, soutenus par un détachement du 45e et du 6e de ligne, ont fait subir des pertes considérables à l'armée prussienne. Nos ennemis occupaient Saint-Laurent avec environ 2,500 hommes. A Romery, ils étaient au nombre de 4 à 500, soutenus à leur tour par 2 pièces d'artillerie postées en avant du village de Semeuse.

Pendant toute la journée du 15, nous avons maintenu nos positions contre cette masse qui faisait pleuvoir sur nous une grêle de balles, mais heureusement sans nous atteindre. Deux des nôtres seulement ont été blessés un soldat et un franc-tireur.

Chacun, soldats et francs-tireurs, s'est montré digne, admirable.

Plus tard des rapports sérieux nous sont parvenus, et nous prouvent que la perte subie par les Prussiens peut être estimée à 200 hommes, dont moitié tués et le reste blessés. Un major prussien (colonel) a été blessé dans cet engagement; il est mort en rentrant à Ville-sur-Lumes, où il est enterré.

La nuit du 15 au 16 s'est écoulée sans qu'il se soit présenté rien d'extraordinaire. Mais dès le matin du 16, les hostilités reprennent. Le capitaine des francs-tireurs, à la tête de 12 hommes, marche en avant, rencontre quelques cavaliers, fait mordre la poussière aux uns, met les autres en fuite. Sur tous les points en deçà de Romery et Saint-Laurent, nos tirailleurs, soldats et francs-tireurs se déploient et marchent vigoureusement en avant. Vers onze heures du matin, les canons placés à Semeuse nous envoient une véritable grêle d'obus, et nous forcent à nous mettre un moment à l'abri. Mais bientôt après, sous la conduite du commandant du détachement, nous reprenons toutes nos premières positions.

Le *Moniteur*, journal officiel publie un traité sur les rats, comme luxe de cuisine dans l'état de siège.

Il est déplorable de voir le gouvernement autoriser la publication de sembles facéties dans un journal que son titre seul devrait faire prendre au sérieux.

Les rédacteurs du *Moniteur officiel* croient faire preuve de beaucoup d'esprit en apprenant aux Prussiens que la population parisienne en est réduite aujourd'hui à manger ses rats.

Le *Courrier du Pas-de-Calais* dit que les trains d'Arras ne vont plus que jusqu'à Albert; sur la ligne d'Amiens à Boulogne les trains s'arrêtent à Abbeville.

On nous envoie de Vernon quelques détails sur une nouvelle escarmouche qui a eu lieu samedi de ce côté.

Les Prussiens, retranchés à quelque distance de Vernon dans la plaine de Blaru, près du hameau de Courcaillies, ont attaqué hier matin, vers onze heures, un poste avancé des mobiles de l'Ardèche qui, la veille, avaient eu au même point une sentinelle tuée.

Les Prussiens, au nombre de 1,500, avec des canons qu'ils avaient eu l'adresse de masquer, et renforcés encore plus tard par de l'infanterie, ont éprouvé la plus courageuse résistance de la part des braves mobiles qui n'étaient qu'au nombre de 80.

Ces énergiques jeunes gens, depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, moment où l'affaire continuait encore, ont combattu avec le plus grand courage. Un capitaine des mobiles de l'Ardèche a été tué. Ses soldats jetant leurs sacs, ont eu une charge vigoureuse à la baïonnette, enlever son corps, mais ils n'ont pu l'emmener, les Prussiens l'ayant rapidement emporté avec eux.

Plusieurs détachements de mobiles, casernés à Vernon, se sont portés au secours de leurs camarades, et les Prussiens paraissent n'avoir obtenu aucun avantage.

Les courageux mobiles de l'Ardèche ont eu un assez grand nombre de blessés, surtout par l'artillerie ennemie. Deux d'entre eux ont été tués; mais ils ont fait subir aux Prussiens des pertes sensibles.

Pendant ce combat, si honorable pour nos mobiles, les habitants des communes voisines, plus ou moins bien armés, se sont rendus sur le point menacé et ont fait bravement le coup de feu.

Plusieurs maisons du hameau de Courcaillies ont été incendiées.

On écrit au *Messenger du Midi* :

J'ai eu l'honneur de rencontrer dans un salon le général Changarnier. Je l'ai trouvé vieilli, abattu, cassé. Il y a trois mois, il ne paraissait pas qu'il eût quatre-vingts ans. C'est maintenant un vieillard. Il parle peu et se montre très-réservé sur le maréchal Bazaine. Il ne l'attaque ni ne le défend. En revanche, il parle avec enthousiasme de la bataille de Gravelotte, qui fut, dit-il, l'affaire la plus épouvantable de la guerre, et cependant une victoire pour nous. Les bataillons d'infanterie prussienne revinrent sept fois à la charge sur l'artillerie. La bataille de Borny, le 18 août, fut moins meurtrière, mais plus importante. 440,000 Français furent engagés contre 240,000 Allemands, et là encore la victoire fut telle que Bazaine pouvait se porter en avant. Il préféra abandonner dans la soirée les positions qu'il avait conquises. Changarnier eut deux chevaux tués sous lui. Il n'avait pas de commandement et se mettait habituellement dans l'état-major du maréchal Lebeuf, ayant observé que ce chef ne savait pas faire manœuvrer les masses d'infanterie. Il en parle comme d'un soldat héroïque, mais comme d'un incapable.

S. A. R. M^{me} la comtesse de Flandre, a mis au monde, ce matin, vers huit heures et demie, deux filles jumelles.

L'acte constatant la naissance des deux princesses sera dressé par M. le bourgmestre Anspach, comme officier de l'état

civil de la capitale, avec le concours de M. le ministre de la justice et des divers dignitaires de l'Etat désignés à cette fin. Le bruit du canon et le son des cloches ont annoncé l'événement à la population de Bruxelles.

On n'a pas encore publié d'avis officiel à ce sujet, parce qu'on ne connaît pas encore tous les noms qui seront donnés aux deux princesses.

La comtesse de Flandre et les deux enfants sont en bonne santé.

Les journaux de Lyon nous apportent la lettre suivante, écrite par Mme de Mar-Mahon à une de ses amies qui habite cette ville, et l'avait priée de faire intervenir le duc de Magenta auprès du ministre de la guerre, à Berlin, en faveur de son fils, prisonnier.

Ma chère amie,

Je suis désolée de ne pouvoir rien faire dans l'affaire qui vous occupe; mais vous comprendrez aisément que Mme de Mar-Mahon ne peut pas demander une grâce aux Prussiens, quelle qu'elle soit. Peut-être vous dirai-je jusqu'où va son scrupule à son endroit, je dois ajouter que, malgré leurs instances répétées, Maurice n'a pas voulu choisir une résidence et veut subir sa peine ou plutôt son exil, sans y avoir eu le moindre choix pouvant ressembler à une faveur acceptée de sa part.

Je suis désolée qu'il ne puisse se départir, dans cette circonstance, de cette réserve absolue.

Maurice va aussi bien que possible, et pense partir pour la Prusse d'un instant à l'autre.

ELISABETH.

Pourru-aux-Bois, novembre.

On écrit au *Progress*, de Lyon :

Il y a trois jours, les Prussiens sont, pour la cinquième fois, allés à Mulhouse, mais cette fois avec intention d'y rester plus longtemps, afin de mettre probablement de l'ordre dans leur système de déprédations. Jusque-là rien de bien courageux, puisque Mulhouse est une ville ouverte et non défendue. C'est le lendemain de leur arrivée qu'ils ont fait usage de leur ingénieux procédé. N'ayant pas comme les Troyens un cheval de bois pour dissimuler leur présence, MM. les Prussiens prirent environ 80 voitures de trains recouvertes de toile grise, cordées, ficelées et, sous une escorte de quelques cavaliers seulement, firent défilé le long de la frontière, jusqu'à Saint-Louis et Huningue, ce prétendu convoi de vivres et de munitions. Or savez-vous ce que recelaient les flancs de ces voitures, si honnêtes en apparence?... Si vous étiez Prussien, je vous le donnerais en mille à deviner; chacune d'elles était garnie de deux longues banquettes, garnies à leur tour de deux soldats, l'arme chargée au poing, et s'attendant avec impatience à se voir attaqués par une troupe de partisans.

A leur grand mécontentement, leur machiavélique calcul fut déjoué, mais la fantasia pourrait leur reprendre d'en faire un ou plusieurs nouveaux essais, et dans ce cas nos vaillants volontaires auraient la partie belle si, choisissant bien leurs positions, ils pouvaient les canarder dans leurs voitures fermées. Le faux convoi aurait alors une destination : il transporterait les morts et les blessés.

Francs-tireurs, prenez garde à vous!

On écrit de Metz :

Pendant que la Prusse effrontée, barbare et menteuse, ose nous parler de civilisation, à l'heure où elle érige le pillage, l'incendie, la guerre, plus bas, en moyen de civilisation, lorsque nous trouvons sur les Allemands prisonniers toute sorte d'objets provenant du brigandage le plus honteux, il est doux de penser que la civilisation n'est point morte et que le reste du genre humain condamne, par ses actes charitables, les infâmes procédés des Prussiens momentanément victorieux.

À côté du spectacle navrant de misères que cause la guerre, il en est un autre plus consolant auquel nous assistons depuis quelques jours à Metz. Quand on parcourt les rues de notre malheureuse ville, on rencontre à chaque instant des magasins remplis de caisses de provisions de toute nature, avec le pavillon de la société internationale, flottant au-dessus de la porte. Luxembourgeois, Hollandais, Anglais, Belges, se sont donné rendez-vous à Metz, comme ils l'avaient fait à Sedan, à Strasbourg, partout où des malheureux avaient besoin de secours. Les premiers installés ont été les Luxembourgeois.

Avec le comité luxembourgeois se trouve le comité néerlandais.

Le comité anglais est arrivé avec le néerlandais.

Les Belges sont arrivés les derniers, ce qui ne veut nullement dire qu'ils se soient mis les derniers à l'œuvre.

Les Ecossais, les Suédois, les Américains sont annoncés; le comité écossais, formé presque entièrement de cultivateurs, a offert du blé pour les semailles; à tous, au nom de la population messine, au nom des nombreux blessés secourus, nous disons : Merci pour l'aide que vous nous avez apportée, merci surtout pour l'exemple que vous avez donné, exemple qui portera ses fruits dans l'avenir.

LES PRUSSIENS A MONTBELIARD.

La *Décentralisation* reçoit la communication suivante sur le séjour des Prussiens à Montbeliard :

Il faut aussi enregistrer les déprédations inouïes du roi Guillaume dans ce beau pays de Montbeliard, autrefois le berceau de ces princes allemands, hier si prospère, si heureux, si pacifique, si excellent voisin de la Suisse, et aujourd'hui pillé, ravagé plus que dans les siècles les plus néfastes de l'histoire.

Le farouche général X... logé au faubourg de Montbeliard avec ses hordes qui remplissent cette ville, l'a épuisée dès la première semaine.